

## À murs ouverts

Simon Dumas

---

Number 84, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13487ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Dumas, S. (2000). À murs ouverts. *Moebius*, (84), 55–60.

SIMON DUMAS

sald@xlic.net

*À murs ouverts*

Cette chambre à ciel ouvert  
ces pièces à la charpente de fossile  
nous grugent pourtant  
jusqu'à des parcelles de présent

\*

Nouveau lieu sacrilège  
aux contours flous  
blasphémé d'insectes migrateurs  
en errance de nous  
qui faisons se lever puis recoucher le jour  
à peine né  
entre ces murs à la couleur encore incertaine

\*

Une frontière en dents de scie en fêlure de nous  
entre les murs et l'imaginaire de nos demeures  
que les insectes traversent en boutades sèches  
piétinant les morceaux de ce qui nous sépare  
les bris de paroles les silences déchiquetés qui  
maintenant  
nous jonchent

\*

Des itinéraires de cultes en chassés-croisés  
en croisades guerrières sur nos corps  
leur orgueil plein d'insouciance de territoires

nous malmène en désirs de fortune  
brisant nos murs  
jusqu'à la reconquête des étoiles

Les arbres en artères  
les branches en routes de sève  
au-dessus de notre abri  
délimitant les contours  
d'un lit de feuilles et de lettres  
jamais prononcées  
sous le tumulte riant de nos caresses  
de nos frôlements chatouilleux  
qui nous mènent  
en errance de nous-mêmes  
d'où je nous constate  
sans mémoire et sans couverture  
devant la lune qui  
avalant notre plafond  
nous crache des cratères  
jusque dans nos yeux

\*

Des poissons dont les nageoires font nos rideaux  
nous filtrent le jour en des particules colorées de nuit  
vivent des fruits de notre chambre aux écluses brisées  
qu'un étranger habite en attendant que nous la  
    reprenions  
avec les assauts de nos odeurs  
avec l'écume de nos caresses projetées  
et l'indomptable envie que nous avons de prendre  
    possession

\*

Ce sont les arrêts et décrets  
les courbes qui délimitent ton corps  
qui forment aussi la chambre  
et la cuisine est un produit de nos fantasmes  
et je m'y retrouve seul ce matin d'une nuit sans rêve

\*

À chaque pas  
il semble que nos poutres vacillent  
que tout un chantier frôle l'agonie

À deux pas de l'hôtel  
les murs achèvent de s'élever  
les pierres sifflent  
et pourtant  
la peur  
aiguë

\*

Aiguë  
ma peur  
ma douleur  
perce des trous  
de la taille d'une lune  
d'un point dans le temps  
s'éparpillant en petits riens

\*

Comme une pointe  
la douleur va son chemin  
creusant un sillon qui me réchauffe  
une tranchée de bonheur naïf à même ma peau

Entre nous  
terre de personne  
les chassés-croisés des obus  
les tirs à blanc de nos amours

Nous semons des débris de nous  
nous nous préparons à envahir un territoire

N'avoir peur de rien  
fendre en quatre les courants d'air  
leur casser la gueule

pour laisser couler nos cheveux  
en cascades  
vers la liberté

\*

Avec les parties qui nous restent  
nous élevons notre chambre  
tes cheveux dessinent les murs  
nos bras charpentent le ciel  
et sur ton dos  
mosaïque de douleurs tristes  
nous posons nos premiers meubles

\*

Ce sont des pièces qui tournent en rond  
Des poissons y déjouent les marées  
en attendant que nous y vivions

\*

Ces marées nous refoulent  
en gouttes de chaleur  
jusqu'à la fin de ton ventre

Des fenêtres ouvertes  
nous vient le goût de nous enfuir  
Ce n'est plus un appartement  
ni un quartier qui nous abrite  
c'est une église  
et ses murs sont érigés par le vent

Notre chambre a des courants d'air qui nous caressent  
Nos cheveux s'emmêlent vers les fenêtres

\*

Sans témoin ni ministère  
nous brisons la vaisselle dans laquelle nous mangions  
et éparpillons les débris de nos passés distincts

Nous ne partons pas  
nous nous établissons dans ce que nous sommes déjà  
nous délimitons le chemin à parcourir  
illimité  
seuls

*Lieu commun*

La désolation infinie  
d'un lieu abandonné  
sans nom

Nous sommes là  
à la dérive de nous-mêmes  
en proie à un rêve qui sombre  
entre les esquifs de poussière

Je jette les boîtes par terre  
comme une ancre  
parce que notre espoir y est encartonné

\*

Dans ces boîtes posées comme des îles comme un  
archipel  
je serais bien avec les papiers les photos  
la rondeur de ta hanche de tes secrets  
et l'incroyable rumeur des effleurements de notre  
tendresse  
mais rien dans ces boîtes ne semble assez lourd  
pour t'ancrer à mon bonheur d'être ici pour t'aimer  
pas même les poêlons et le fer à repasser

\*

Mais mon amour nous y arriverons  
même dehors même avec les autobus qui grondent  
avec des kilolitres de peinture et des deltas de caresses  
nous accrocherons nos odeurs comme tu me l'as dit  
nous en inventerons même de nouvelles  
je tournerai le dos aux vents trop forts

aux passants qui sifflent  
pour te faire un abri entre mes bras  
nos poissons et nos couleurs

\*

Mais mon amour si tu n'en veux pas  
nous aurons un amour errant  
sans abri contre les regards  
nous disperserons des caresses au grand jour  
les laisserons choir par terre sans défense  
exposées aux pilleurs et aux vents  
insouciantes et ensorcelées

mais mon amour même si au bout des ans  
mon dos se décharne je le garderai tourné envers et  
contre tout  
une passoire-étendard brandie au bout de mon poing  
levé au-dessus de nos amours éparses et pillées  
mais toujours renouvelées